

# PREMIÈRE PARTIE

## CHAPITRE PREMIER

1494, 12 mois plus tard, toujours dans le sud de l'Espagne, ...

Un soldat sur un destrier de l'armée espagnole donne le signe d'arrêter à ses compagnons. Les douze chevaux et les quatre chariots stoppent près d'une croix en chêne aussi grande qu'un homme. Celle-ci est censée protéger les voyageurs des infortunes quotidiennes. Ces constructions sont parsemées le long des routes insécurisées, surtout sur celles vers Grenade qui ont été récemment reprises par les chrétiens. Depuis le succès de la Reconquista, les voyages vers le sud ont augmenté avec rapidité. Cette nouvelle activité routière a bénéficié les affaires des villages et monastères des alentours, mais également celles des brigands en tous genres. De plus, des maures nostalgiques de leur territoire ont pris le maquis et attaquent de temps en temps les militaires chrétiens.

Le capitaine De Corella a remarqué des branches d'arbre moivoir, et le vent manque à l'appel. Il ne veut pas risquer une embuscade. Il a rencontré pas mal de francs-tireurs Mahométans depuis deux ans. Nombreux de ses hommes ont été blessés sans savoir d'où venait l'escarmouche, et deux d'entre eux sont défunts d'une flèche dans la gorge. Les rebelles n'ont toujours pas accepté que l'Espagne n'est plus des leurs et refusent de devenir réfugiés de leur terre natale. Le catholique sort son épée et son geste est suivi par le reste de la troupe. Ils jettent plusieurs coups d'œil à travers la végétation touffue. Ils sont prêts à toute attaque et espèrent pouvoir vider leur frustration sur un ennemi qu'ils pourraient enfin voir.

La chaleur de l'été est étouffante. Même si ces soldats ont vécu en Palestine, ils ne s'habitueront jamais à ce climat. Leur sueur traverse leurs gambisons fourrés d'étoffe pour s'incruster et irriter leur peau. Même si leurs armures sont les plus avancées d'Europe, les mouches s'en étaient moquées et les avaient attaqués sur plusieurs flancs, comme pour les pousser à la folie lors de leur voyage. Les chevaux profitent de l'arrêt imprévu et submergent de leurs pestilences tripales les touffes d'herbe du chemin. Les insectes abandonnent les guerriers pour envahir en quelques instants ces excréments qu'ils jugent plus hospitaliers.

Quatre moines remontent le chemin forestier et s'approchent du convoi. Ils montrent qu'ils viennent en paix pour que les hommes d'armes se calment. L'attirail vétuste et franciscain des religieux ne laisse apparaître aucune arme. Le capitaine rengaine sa lame et s'adresse aux dévots :

— La bonne journée, hommes de Dieu.

— C'est le convoi de Torquemada que vous avez là ? demande le plus vieux du groupe à travers sa barbe bouffie, sans suivre les politesses d'usage.

De Corella ne répond pas et laisse les quatre froqués s'approcher du convoi. Il ne pense pas que parce que le chef de ce groupe a les traits rudes, la peau rugueuse, et une barbe touffue qui le vieillit, qu'il est homme sage que l'on doit suivre aveuglement. Il fait signe à trois de ses hommes de descendre de cheval et de se tenir à côté des religieux. Les soldats sont un peu surpris de la décision de leur supérieur, car il n'a pas l'habitude de s'arrêter sur le chemin pour n'importe quel quidam, et encore moins de laisser des inconnus s'approcher d'eux.

Le vieillard jette un coup d'œil à travers les barreaux de fer du premier chariot et constate que deux femmes et un homme y sont emprisonnés. Ils sont enchaînés et ont l'air hagard. Une odeur de relent sort de la paille et il constate que les occupants ne sont certainement pas sortis de la cellule mobile depuis des semaines. Ils sont si minces qu'on les croirait à peine nourris. Le moine pose sa main sur la cage et se rend compte que les yeux des prisonniers ne suivent pas son mouvement. On a dû leur donner un de ces champignons magiques que son compère herboriste lui a tant parlé. Il se retourne pour abuser le capitaine :

— Je suis le frère Benoît de León et je répète ma question : est-ce bien le convoi de Torquemada ?

— Je suis ici en mission spéciale et je n'ai point à vous répondre, bien que je sache qui vous êtes.

— Qu'un démon vous chie à la gueule, et que le feu Saint-Antoine brûle votre cul, lance le froqué sur un ton sarcastique alors qu'il se demande comment cet homme le connaît.

Benoît, furieux, passe à côté d'un destrier monté par un prêtre bénédictin aux épaules larges qu'il sait au service spécial de Torquemada. Le moine ne le daigne même pas d'un regard. Il a entendu un jour un sermon de ce religieux qui n'avait jamais mis pied sur un champ de bataille et qui invitait les gens à se battre pour la cause catholique. Il se souvient de son nom : Alexis de St-Hélène. C'est le seul dévot du monastère de Torquemada à ne pas avoir d'expérience militaire. Alors que Benoît dépasse la chevauchure, le bénédictin fait signe au capitaine de ne pas intervenir. Le franciscain continue son enquête et constate que les autres chariots ont une cargaison similaire.

Au total, il découvre sept femmes, trois hommes, et deux enfants drogués autant que l'estomac de son beau-frère est rembourré de cervoise. Il remarque une possédée rousse qui semble plus forte que les autres prisonniers. Elle réagit un peu à la présence de Benoît mais ne fait pas d'effort pour communiquer. Il se rapproche du religieux à cheval et lui crie aussi fort que les trompettes de Jéricho :

— Vous pourriez au moins épargner les enfants ? L'un d'eux n'a même point dix ans et on le croirait prêt de Dame la mort !

Le prêtre reste silencieux et s'apprête à faire avancer sa monture pour bousculer le vieillard. Les guerriers sont prêts à dégainer leurs épées. Les quatre froqués se rendent compte que la tension devient trop forte et continuent écorchés par leur découverte leur chemin sans rien dire de plus aux soldats. Les militaires et bénédictins, quant à eux, reprennent le chemin du monastère. Miguel De Corella donne des éperons à son cheval et sourit. Il est content que le frère Benoît se soit enfin décidé à s'intéresser aux nouvelles activités de Torquemada. La machination a enfin commencé.

Benoît ne peut s'arrêter de rouler sa barbe du bout des doigts. Il est assis sur un tronc d'arbre tombé lors du dernier orage. Il demande à Jacques :

— Peux-tu me répéter ce que tu as vu il y a quatre semaines ?

— C'est comme je vous l'ai dit. C'était un convoi similaire à celui-ci et deux chariots presque identiques en faisaient parties.

— Et toi, Dominique?, continue le frère Benoît à questionner en latin.

— Il y a deux mois, alors que j'étais à la taverne du village pour me reposer, un soldat est venu m'implorer si j'avais de l'eau bénite. Comme je n'en avais point, il est sorti de suite du bâtiment. A l'extérieur de l'auberge, deux hommes l'attendaient prêt d'un chariot similaire à ceux que l'on vient de voir. J'y ai entendu une personne crier et remuer comme si elle était possédée. Les chevaux eux-mêmes avaient peur.

— Mais tu as également entendu les villageois parler ?

— Oui, un voyageur m'a raconté que lors de son pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle, il aurait rencontré un homme d'armes avec qui il avait fait la route pendant plusieurs jours. Il lui aurait raconté qu'il faisait ce pèlerinage pour éviter la foudre non seulement de Dieu, mais également de Satan. Avec l'aide de moines peu scrupuleux, et issus d'ordres religieux variés, même franciscains, il aurait arrêté des douzaines de démons pour le compte d'un prêtre très proche de la famille royale espagnole.

Le vieil homme, à l'âge aussi avancé que celui de Torquemada, marque un long moment de silence, et roule sa barbe de plus forte. Il y laisse un trou. Il regarde le sol pour tenter de concentrer ses pensées sur la question. Ce qu'il se passe le terrifie. Il observe des fourmis blanches pénétrer le tronc d'arbre. Se peut-il que ces insectes essaient de détruire le meuble de fortune où il est assis ? Il se sent menacé par des forces telluriennes inconnues. Il se décide d'ignorer sa paranoïa et est tiré de ses songes éveillés par un de ses compagnons qui se mouche sur ses manches. Il questionne Philippe, le dernier moinillon du groupe :

— Et toi, tu me dis que les villageois ont peur ?

— Oui, ils ont vu moult de ces convois se rendre vers le nouveau monastère de Torquemada. Ils y ont aperçu des possédés du cul de l'enfer dans les chariots. Ils sont terrifiés qu'il puisse y avoir maintenant autant de démons dans l'ancien territoire Mahométan que dans les neuf cercles de l'enfer. Ils

commencent même à regretter le voisinage plus pacifique des maures. Les militaires de l'inquisition ont l'air si confidents dans leur mission qu'ils ne prennent même plus la peine de cacher leur sinistre transport. J'ai même difficile à croire qu'ils se sont arrêtés pour nous aujourd'hui. Mais il y a pire encore !

— Oui, demande le chef du groupe qui essaie de contenir la vieille douleur qu'il a au dos.

— Il y a une semaine, pendant quatre jours, à chaque jour, et à chaque fois dans un village différent, des hosties se sont mises à saigner pendant la messe.

Benoît s'arrache quelques poils de barbe tellement il devient nerveux. Ceci ne peut qu'annoncer des temps difficiles. Est-ce qu'il y aurait une connexion entre ces quatre messes et les quatre chevaliers de l'apocalypse ? Il s'exclame pour laisser un peu de sa tension sortir de son corps :

— Pourquoi, pourquoi donc est-ce que Torquemada fait ramener des quatre coins de la Chrétienté des malades du diable ? Et qu'est-ce qu'il en fait ? Et de plus qu'est-ce que cela peut signifier ? N'est-il pas qu'à force de poursuivre les bêtes fauves et de s'en nourrir, les chasseurs finissent par leur ressembler ?

Il laisse les jeunes religieux rejoindre la vieille abbaye locale. Eux, tout comme leur guide spirituel, avaient été invités à séjourner et labeurer à l'Alhambra, ce nouveau monastère franciscain que la reine Isabella faisait construire à Grenade. Ce bâtiment somptueux remplace une mosquée royale prise lors de la Reconquista. La reine y fait venir des artistes et artisans pour tourner ce lieu infidèle en un endroit catholique sublime. Elle y reste souvent pour traiter de ses affaires d'Etat. Benoît et ses disciples ont difficile à avaler la manière dont les musulmans ont été traités depuis l'invasion qu'ils ne tiennent pas à s'en mêler. Ils trouvent répugnant, par exemple, que les boucheries halal sont fermées pour pouvoir repousser le plus de Mahométans que possible en-dehors de l'Europe. Ils se tiennent à l'écart de cette pratique religieuse exclusiviste. Ils ont toujours cru en l'entente entre les religions abrahamiques même si souvent des tensions entre ces groupes ont été senties sur le sol ibérique. Les temps changent malgré eux et ils ont depuis des années l'impression de pisser contre le vent. Seulement, ce vent est devenu si fort depuis deux ans, que leurs sandales en sont maintenant souillées.

Le frère Benoît perdu dans ses pensées se remémore la rencontre qu'il a faite avec un jeune Erasme il y a quelques années. Il s'était fort bien entendu avec cet homme du nord et ils avaient discuté de théologie et de philosophie avec grand plaisir. Il s'octroie de la paraphraser en silence : l'église chrétienne n'a-t-elle pas été fondée par le sang, confirmée par le sang, accrue par le sang, et cette époque est fort propice à ce qu'elle continue à en verser !

Il taille la route vers le village. La marche calme sa douleur et il est impatient de pouvoir revoir sa vieille compagne, Isabelle et profiter de ses pommades miracles. Ses compères ont souvent voulu lui offrir un bâton de marche mais sa fierté l'a guidé à toujours refuser. Il ne veut pas passer pour un infirme ou un pèlerin.